

ALAIN BERRUER

ENFER
ET CONTRE TOUT

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

GUY ACHARD	JACQUES GUION
BERNARD BANCU	BERNARD GUYOT
CHANTAL BERRUER	PHILIPPE JUHEL
JEAN-MICHEL BREGU	CHANTAL MEREAU
PASCALE CHARRUAUD	JACQUES MERICQ
PATRICK CHEVAUX	ROLAND MUNHOWEN
SIMON CHRISTIAN	JEAN-PIERRE NOTÉ
MICHEL DEDIEU	MARC PICCO
PASCAL DUPUIS	MARYLINE RUPER
FRANK GUILLET	JOËL VINEL
CHRISTIAN GUINE	

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-37916-934-2

Dépôt légal : janvier 2022

Ce roman étant une œuvre de pure fiction, toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

1

Lundi 18 janvier 2016

— Il n'a toujours pas de réactions ?

— Pas aux stimuli de pincement. Pupilles dilatées normalement.

— Passez-moi la torche... Il me semble qu'elles se rétractent légèrement sur une excitation lumineuse. Rien de flagrant, mais on ne doit rien négliger. C'est peut-être un signe. Restez attentif.

— Bien professeur.

François Morin était un homme de quarante-cinq ans, séduisant, d'allure sportive. Des cheveux longs ondulants, le visage résolu, sûr de lui, le regard vif accentué par des yeux clairs d'où émanaient la tranquillité et une sensation de compétence et de plénitude. Sa voix chaude inspirait le respect.

— Surveillez-le bien pendant les heures qui viennent. J'ai l'impression qu'il se passe quelque chose.

... Des voix... J'entends des voix... Je voudrais m'exprimer mais je ne peux pas. Aucun mot ne sort de ma bouche. Je suis figé, rien ne bouge... Ils parlent de moi. Depuis des heures j'entends leurs voix... Ils croient que je ne me réveillerai pas, que je suis en mort cérébrale ! C'est ce qu'ils ont dit... Mais je suis éveillé puisque je les entends. Comment leur dire, leur faire comprendre que je suis vivant, que je vais revenir. Je vois des ombres bouger devant moi. On vient de me mettre une lumière dans l'œil... Ça m'a fait comme un flash... Depuis combien de temps suis-je comme ça ? Et où suis-je ? Je ne sais pas... Je suis allongé. J'entends un bip régulier, très aigu... Un ronronnement aussi... Des voix au loin... Je suis dans une chambre d'hôpital, on dirait. Pourquoi ? Pourquoi moi ? Je ne me souviens de rien !

— Bonjour, professeur. Je viens pour le massage. Du nouveau ?

— J'ai un doute. Une vague réaction à un stimulus lumineux, peut-être, mais rien de sûr, et l'activité cérébrale est toujours faible. On se donne encore un mois. Alerte-moi si vous sentez la moindre réponse musculaire. Si rien ne se produit, on arrêtera tout. De toute façon, s'il revenait à lui, ça ne changerait probablement pas grand-chose. Il doit y avoir pas mal de dégâts là-dedans. Il resterait certainement comme un légume.

Non, non, n'arrêtez rien ! Je suis là, je vous entends ! Écoutez-moi. Je suis vivant ! Bien sûr que j'ai une activité cérébrale, puisque je pense !

— Mireille, reprenez contact avec la gendarmerie pour savoir où en sont les recherches sur son identité. C'est quand même incroyable qu'on n'ait rien trouvé depuis trois mois ! Il a bien de la famille, ce type.

De la famille ? Est-ce que j'ai une famille ?

— Attendez professeur, dit Mireille, regardez l'encéphalogramme.

— Bon sang ! on dirait qu'il y a quelques signes d'activité. C'est curieux ! Monsieur, vous m'entendez ? Monsieur ?... Il ne réagit pas. Ce n'est sans doute pas contrôlé, mais on ne sait jamais.

Bien sûr que je vous entends. Je vous entends tous les deux !

— Venez le voir tous les quarts d'heure. Au moindre signe, avertissez-moi.

— Comptez sur moi.

— Et vous, continuez les massages. Les stimuli tactiles peuvent déclencher aussi quelques réactions. Rien ne doit être pris à la légère.

Mireille sortit de la chambre et le kinésithérapeute se mit à l'œuvre.

Je sens des mains sur moi, sur mes jambes, sur ma poitrine. Elles me pétrissent ! Elles vont et viennent, ça fait mal, ça me tire sur les muscles. Une main passe sous mon dos, on me soulève puis on me repose, plusieurs fois de suite.

L'inconnu était arrivé aux urgences de l'hôpital Rangueil de Toulouse trois mois auparavant. Heurté par une voiture en

plein centre-ville. Graves lésions traumatiques, fracture du tibia. Il était plongé dans le coma depuis cette date et personne n'avait signalé de disparition correspondant à son profil. Il n'avait aucun papier sur lui et la gendarmerie n'avait toujours pas réussi à établir son identité malgré une longue enquête. Il avait rejoint le territoire inculte du *no man's land* des non vivants et des non morts, de ceux qui ne savent pas se décider entre couper le cordon ombilical ou revenir dans le doux foyer de la vie.

C'était un homme d'environ quarante ans, grand, cheveux bruns assez courts, silhouette élancée et des yeux d'un bleu opale profond. Une expression de tristesse se dégageait d'un visage dont les ridules frontales semblaient figées par la souffrance que l'accident aurait moulée dans un masque. Une barbe naissante à son arrivée et un teint blême accentuaient l'impression de mélancolie qui émanait de lui. Au fil des mois, ses traits s'étaient adoucis, mais depuis quelques heures, on pouvait déceler un léger froncement des rides de son front, comme si une anxiété latente se dessinait sur sa peau.

Le commandant Legendre pénétra dans la salle des infirmières et s'arrêta. Le professeur Morin était en train de briefier son équipe et de préciser ses dernières recommandations au sujet de celui qu'ils avaient désormais baptisé Edmond, du nom du saint du jour où il avait été admis à l'hôpital Rangueil.

— Nous nous fixons jusqu'à la fin du mois prochain pour décider de la suite à donner. Je ne veux négliger aucune chance, si toutefois il en reste encore une. Le moindre signe, même anodin, doit être pris en considération. Il y a chez cet homme des symptômes que j'ai du mal à comprendre. Il transpire presque toutes les nuits, ce qui signifie que ses glandes sudoripares ne sont pas au repos. Ça peut provenir d'un dysfonctionnement de la thyroïde. Ce qui sous-entend que le cerveau transmet des ordres à la thyroïde via la TSH. Et d'ailleurs, je viens de constater une légère amélioration de l'activité cérébrale. Tout à l'heure, il m'a semblé détecter un faible rétrécissement de la pupille sur un stimulus à la torche. Je veux que vous me rapportiez immédiatement tout signe de manifestation d'une réaction quelconque et il faut que vous continuiez à lui parler. Vous allez me le voir tous les quarts d'heure.

Morin se tourna vers le commandant.

— Alors commandant, vous venez aux nouvelles ?

— Rien de neuf ?

— Comme vous avez pu l'entendre, rien qui nous permette encore de constater une amélioration significative, mais quelques symptômes pourraient faire évoluer la situation dans les prochains jours. On le surveille de près. Et de votre côté ?

— On a fait des recherches sur le fichier Interpol pour voir s'il n'était pas répertorié, mais rien n'a émergé d'après les éléments physiques qu'on avait. Le fait qu'il ait été opéré d'un rein n'a rien donné non plus de ce côté-là. On ne sait même pas s'il est français. Cette affaire commence à me sortir par les yeux. Trois mois et pas une piste ! J'ai entendu que vous attendiez la fin mars pour prendre une décision ?

— On ne va pas maintenir une équipe indéfiniment s'il est en mort cérébrale. La légère activité que j'ai constatée tout à l'heure est trop faible pour en déduire quoi que ce soit de positif. Elle n'est peut-être due qu'à un phénomène réflexe inconscient, pas forcément quelque chose de volontaire. Et puis aucun parent ne s'est manifesté.

Dans cette chambre 27, un observateur averti aurait pourtant pu déceler un imperceptible changement dans les expressions du visage du patient.

— Et la réaction sur les pupilles que vous avez remarquée ?

— Rien de flagrant. J'ai tellement d'attentes que c'est peut-être purement subjectif. En tout cas, on ne relâche rien jusqu'à fin mars. S'il y a vraiment une activité cérébrale qui redémarre, on devrait en savoir plus dans les prochaines heures ou les prochains jours.

— Bon, tenez-moi au courant. De notre côté, on continue nos recherches. Mais je ne suis pas très optimiste. Après trois mois...

*

Comme tous les matins, l'infirmière se présenta dans la chambre 27. Poussant son chariot, elle s'adressa au patient comme elle avait pris l'habitude de le faire chaque fois qu'elle venait le voir. De même que toutes ses collègues, elle se refusait à le considérer en état de mort cérébrale. Un homme dont le

cœur bat est une vie en espérance, se répétait-elle.

— Bonjour Edmond. Comment allez-vous ce matin ? Je viens pour les soins. Je vais commencer par vous raser. Je vais vous relever un... Mon Dieu !

Florence Dargaux se précipita dans le bureau des infirmières. « Appelez-moi vite Morin. Il se passe quelque chose au 27 ».

Ce dernier arriva en trombe, suivi de l'infirmière en chef.

— Regardez, Professeur. Elle montra du doigt le coin de l'œil droit du patient.

— Non de Dieu, une larme ! Il réagit émotionnellement. Refaites-lui un électroencéphalogramme avec le 256 canaux et emmenez-le immédiatement après pour une IRM. Passez-le-moi en priorité. Je veux les résultats dans une heure.

Le bip de l'oxymètre de pouls s'accrut.

— Son rythme cardiaque s'accélère ! Faites vite.

Ils étaient tous réunis dans la chambre 27, regardant l'écran de l'électroencéphalographe.

— Pas de doute, on distingue nettement un rythme alpha sur la courbe. Le cortex est en train de se réveiller. L'évolution est flagrante, c'est incroyable !

Ils m'ont vu pleurer, j'ai pu envoyer un message, enfin ! Il ne faut pas qu'ils pensent que c'est un réflexe, mais que c'est voulu, que je retrouve des émotions. Je vais regarder le médecin, fixer son ombre et essayer de me manifester grâce à mes yeux.

— Son regard, il y a quelque chose dans son regard, ses pupilles se dilatent sans stimulation ! Il est en train de revenir. Passez-le en solution polymérique ternaire par nutripompe avec un débit de 60 ml.

— Professeur, il vient de remuer un doigt !

— C'est incroyable ! Monsieur, vous nous entendez ?...
Monsieur ?

...

— Ses yeux ont cligné. On dirait qu'il nous comprend, mais qu'il ne peut pas répondre. On le surveille vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je veux quelqu'un en permanence dans sa chambre.

Je sens mon corps... je me sens lourd, très lourd... J'ai l'impression de peser des tonnes ! Ma tête me fait mal, comme si on me donnait des coups de poing...

2

Mardi 19 janvier 2016

Marion

Je viens juste d'arriver. J'ai failli rater mon rendez-vous à cause d'une cliente qui n'arrivait pas à se décider. Il aurait pu m'en vouloir, inconsciemment.

« Plus je le regarde, plus il m'est familier. Il a l'air paisible, reposé. Sans tout cet attirail, on croirait qu'il dort, tout simplement. On est devenus intimes tous les deux. J'ai l'impression que je le connais depuis des années. Je ne pouvais pas faire comme si rien ne s'était passé, l'ignorer et continuer ma petite vie remplie de nuits blanches. Je me sens concernée bien sûr. Je crois que j'aurais culpabilisé jusqu'à la fin de mes jours, rongée de remords, même si je n'y suis pour rien. C'est ce que les gendarmes m'ont dit, c'est ce que le psy m'a dit. Mais quand même, ça fait quelque chose. On ne peut pas effacer ces images d'un coup de baguette magique. Voir un homme surgir devant soi, entendre un choc sourd et mat qui résonne dans l'habitable, et le voir s'envoler et retomber comme une masse sur le bitume, inerte. Ces images sont toujours là, ancrées dans mes tripes. Des images qui surgissent sans prévenir, sournoisement, et qui agitent mes nuits. Au début, elles étaient même régulièrement hantées d'apparitions où il volait comme un ange au-dessus de moi. Je lui demandais pardon dans mes cauchemars. Il m'a fallu des jours pour que je réagisse et que je prenne un peu de recul. Je me suis forcée pour aller lui rendre visite, acceptant difficilement de voir ce visage de souffrance enserré par une pieuvre de fils et de tuyaux. Mais je ne le regrette pas. Je l'ai fait ! Sinon je n'aurais pas pu vivre. Il est devenu le compagnon de ma solitude.

Je lui ai raconté ma vie, confié des choses très personnelles, et maintenant, je me suis mise à lui lire un livre.

De temps à autre, je m'assoupis, bercée par le bip-bip de la machine, ou alors je fais une pause dans ma lecture et je contemple son visage apaisé, débarrassé de ses tentacules faciaux. Et puis, je reprends, essayant d'y mettre toutes les intonations dont ma voix est capable pour lui faire ressentir un maximum d'émotions ».

— Edmond, je suis là. C'est moi, Marion. Je suis venue un peu plus tôt aujourd'hui, car j'ai un rendez-vous à dix-huit heures. Tu sais, je te l'ai dit hier : mon rendez-vous chez le psy. Ça me fait du bien de lui parler, mais ça m'en fait encore plus de te parler à toi. D'ailleurs, c'est lui qui me l'a conseillé. Au début, je ne voulais pas. J'avais peur de te revoir, de revivre ces instants de malheur. Mais finalement, ça me permet d'apprivoiser le souvenir, même si par moments des flashes me reviennent. En fait, c'est toi qui m'aides à tenir le coup. On m'a dit que je devais te parler, le plus souvent possible. Il paraît qu'il se peut que tu m'entendes. Les infirmières sont sympas, elles me laissent venir quand je veux, même si je ne suis pas de ta famille. Elles disent que je suis sans doute la meilleure des thérapies. Des fois, je passe entre midi et deux, d'autres fois le soir. Jamais je ne t'abandonnerai. J'aimerais tant que tu te réveilles. Tu as les mains froides, mais je suis là pour te les réchauffer pendant que je te parle. Je tiens ta main gauche en ce moment. Tu la sens, la mienne ? Il faut que je t'avoue quelque chose, il y a quatre ans, j'ai subi un traumatisme dont j'ai eu du mal à me remettre. Et voilà qu'il y a trois mois, c'est moi qui t'en ai fait subir un autre. J'en suis profondément meurtrie. C'est dur de vivre avec ça. Y a-t-il des destins qui sont écrits d'avance ? Aujourd'hui, à ton contact, je me sens libérée. J'ai pu expurger de ma vie les rancunes qui me restaient sur le cœur en te les confiant. Je ne suis pas sûre que mon psy me fasse autant de bien. Et puis grâce à toi, j'ai redécouvert la lecture. Je vais continuer à te lire *Les Grandes Espérances de Dickens*.

J'entends une voix. Quelqu'un est à côté de moi. Quelqu'un qui me parle, à moi. Une voix douce, chaleureuse et sourde à la fois, un peu comme étouffée. J'ai l'impression qu'elle me connaît. Mais j'ignore à qui appartient cette voix. Est-ce ma femme, ma

filles ? Suis-je marié d'abord, ai-je des enfants ? J'ai senti une main chaude me toucher. C'est terrible. Je suis comme face à un mur, devant une porte fermée, et que je ne sais pas ce qu'il y a derrière...

L'infirmière est entrée dans la chambre. La cinquantaine, cheveux bruns légèrement frisés, à peine maquillée. Son prénom était sur son badge : Florence. Elle lui prend la tension tout en vérifiant le débit de la nutripompe.

— Bonjour Marion. Toujours fidèle au poste.

— Je viendrais le voir tous les jours, je lui ai promis. C'est pour moi une sorte de thérapie.

— C'est très courageux de votre part, et très louable. Mais ne vous attachez pas trop, même si on a décelé hier quelques signes positifs.

— Des signes positifs ?

— Une larme a coulé, et il a bougé un doigt. Mais depuis plus rien. Ce ne sont peut-être que de simples réflexes non contrôlés. Ça ne veut pas dire grand-chose. Il faut attendre. Par contre, continuez à lui parler. Son cerveau peut être sensible aux stimuli de votre voix. Inconsciemment, cela fait travailler le cortex sensoriel auditif et peut favoriser une réaction positive. Faites-le, même si ça vous paraît dérisoire et difficile.

— Oh, mais ce n'est pas difficile, ce n'est plus difficile, au contraire, et encore moins dérisoire. Si ça peut lui faire du bien à lui, ça m'en fait à moi aussi. Quand je le quitte, je suis apaisée et détendue.

— Tant mieux, mais dans vos intonations, évitez de lui faire sentir votre anxiété, votre angoisse ou votre tristesse. Envoyez-lui du positif. C'est le meilleur des remèdes pour lui en ce moment. La tension et le rythme cardiaque sont normaux. Je vous laisse.

« Du positif ! Facile à dire. Ma vie est loin d'être positive. Ma force de caractère, c'est de voir toujours le verre à moitié plein. De toute façon, je crois que j'ai épuisé les sujets me concernant depuis trois mois ! Les infos, ce n'est pas vraiment très réjouissant, alors depuis quelque temps, j'apporte un livre et je lui lis. Pas mécaniquement, non. Je m'arrête, je fais des commentaires et lui donne mes impressions sur les personnages.

D'ailleurs, je me surprends à mieux analyser la littérature que je le faisais auparavant. Comme quoi ! ».

Marion observe sa victime devenue son confesseur. Elle repense au mal qu'elle lui a fait lorsque soudain, les traits de son visage se raidirent et ses yeux deviennent humides. Ils se remplirent alors d'une profonde tristesse. Elle aurait tant aimé que les choses se passent autrement, et en même temps, elle s'en veut qu'il soit devenu un exutoire lui permettant d'espérer la vie dans ce corps en l'éloignant d'une mort latente. Elle est tombée dans une ambiguïté qui la met mal à l'aise. Cet homme n'est plus un inconnu pour elle, il s'est transformé au fil des jours en un compagnon de voyage qui ressent, elle en est persuadée, les émotions des histoires qu'elle lui raconte, avec les intonations qu'il faut, comme elle lirait des contes à un enfant. Elle est enracinée à lui comme un arbre tourmenté par le vent, accrochant désespérément ses racines pour ne pas tomber. Elle partage avec lui la solitude de la douleur morale qu'elle éprouve et de son mutisme perpétuel, que seul le cardiofréquencemètre transforme en un message d'espoir.

3

Jeudi 21 janvier 2016

Je viens de me réveiller, et je suis ébloui par la lumière. Je cligne des yeux. J'essaie de les ouvrir, mais la clarté me fait pleurer. J'entends de l'activité dans le couloir. Je suis dans une chambre d'hôpital ou de clinique. J'en suis certain. Il y a beaucoup d'appareils autour de moi. J'ai une perfusion dans le bras. Quelqu'un vient de rentrer. Ce n'est plus une ombre !

— Bonjour Edmond. C'est l'heure des soins.

— ... Bonjour... Pourquoi m'appellez-vous Edmond ? C'est mon nom ?

L'infirmière écarquilla de grands yeux et laissa tomber son tensiomètre, restant quelques secondes la bouche ouverte, figée.

— Mon Dieu, vous parlez ! Vous êtes réveillé ! J'appelle le professeur Morin immédiatement, excusez-moi.

Elle se rua dans le couloir. Morin surgit quelques minutes plus tard, accompagné de Florence Dargaux et de trois autres infirmières, qui manifestaient leur joie par un sourire ou par une larme, un soupir, tellement elles s'étaient investies pour ce patient dont l'espoir d'un retour à la vie s'était affaibli au fil des mois. On voyait le bonheur sur le visage du chirurgien, comme une récompense qu'un enfant exprimerait en revenant chez lui avec de bonnes notes. Il prenait un plaisir non dissimulé à contempler celui de son patient.

— Bonjour, lança-t-il d'un air enjoué. Très heureux que vous ayez repris connaissance. Vous m'entendez, vous pouvez me parler ?